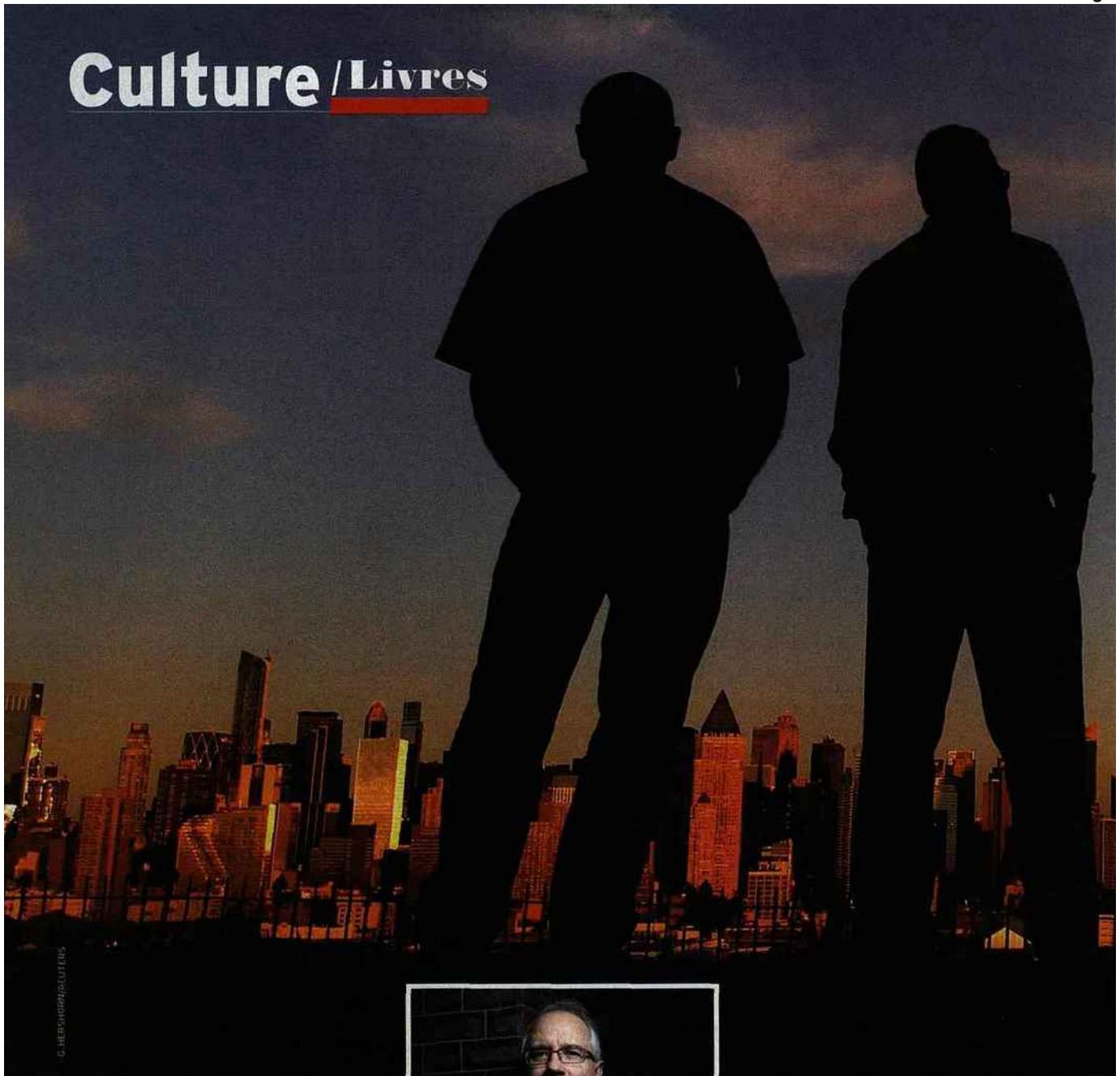




Culture / Livres



G. HERSH/REUTERS

La 7^e édition d'America ouvre ses portes le 11 septembre à Vincennes, et accueille jusqu'au 14 septembre une quarantaine d'auteurs américains et canadiens. Les deux têtes d'affiche, Richard Ford et Margaret Atwood, seront accompagnées d'autres



BERTINI/ALBIN MICHEL

OPTIMISTE Francis Geffard croit en la reprise du secteur, après des années de crise.

grands noms, Robert Goolrick, Jim Ferris, Claire Messud, Joyce Maynard ou encore Paul Harding, Prix Pulitzer 2010 pour *Les Foudroyés*. Un regret, les absences de Jim Harrison, pour raisons de santé, de Joyce Carol Oates et de John Irving, qui ne peuvent manquer la rentrée de l'université où ils enseignent. A l'occasion de ces journées de Vincennes, L'Express fait le point sur l'état des lettres américaines avec

Hôtel America

Tous les deux ans, le rendez-vous des écrivains américains à Vincennes fait souffler un vent d'ouest sur l'édition. L'occasion, en compagnie du créateur du festival, Francis Geffard, de redécouvrir un continent littéraire toujours aussi foisonnant. La preuve avec quatre de ses meilleurs auteurs.

Propos recueillis par Marianne Payot

RAYONNEMENT La littérature américaine est la plus universaliste au monde.

FANTÔMETTE AU PAYS DES HACKEURS

Quelle surprise ! Le dernier Pynchon est parfaitement lisible. Mieux, il est haletant et - on ose à peine l'écrire de peur de passer pour fou - drôle. Une excellente nouvelle pour tous ceux qui avaient abandonné le plus mystérieux des écrivains américains - sept romans en cinquante ans, aucune photo connue depuis les sixties - du côté de Vineland (1991), lassés par ses labyrinthes hermétiques. Rien de tel avec *Fonds perdus*. On serait plutôt dans un techno-thriller, une sorte de « Fantômette au pays des hackers ». On est en 2001, peu avant un certain 11 septembre, et on suit les tribulations tragi-comiques d'une enquêtrice antifraude dans les limbes du Web profond. Au menu : détournements de milliards quelque part vers les émirats du Golfe, éclatement de la bulle Internet, tours jumelles en sursis, mais aussi clubs branchés, sex tapes et vicissitudes du célibat dans la Grande Ville...

On s'en doute, entre Internet et le 11 septembre, le « Pynch » peut laisser libre cours à ses deux grandes marottes : le conspirationnisme et la paranoïa. « La paranoïa est l'ail dans la cuisine de la vie, il n'y en a jamais trop », confie d'entrée l'un de ses personnages. Bien sûr, ici ou là, le temps d'une page ou deux, on a du mal à suivre les « übergeeks » de *Fonds perdus*. Mais, aussitôt, on est repris par la vivacité intelligente des dialogues, truffés de références aux séries TV et à la culture pop, comme aux plus beaux jours de *Vente à la criée* du lot 49. Bilan : *fonds perdus*, mais romancier retrouvé. **Jérôme Dupuis**



Fonds perdus, par Thomas Pynchon, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard. Seuil, 444 p., 24 €.

Francis Geffard, créateur d'America et éditeur de littérature anglo-saxonne chez Albin Michel.

L'écrivain, aux Etats-Unis, a-t-il le même statut de « vedette » que son homologue français ?

↳ L'écrivain américain a rarement une notoriété nationale, comme en France, ce pays de la taille du Montana. Aux Etats-Unis, immense territoire, il est courant d'avoir une renommée locale – c'est le cas des écrivains du Sud, de la côte Est ou de Californie –, mais plus rare d'étendre celle-ci au reste du territoire.

La littérature américaine se répartit-elle entre de grands courants ?

↳ Disons plutôt que tous les genres coexistent : roman social, engagé, historique, policier, de divertissement... Certains sont fortement marqués par l'histoire et la culture d'un lieu. La guerre de Sécession, l'esclavagisme, le racisme, pour les écrivains du Sud – Tim Gautreaux est dans cette filiation, tout en lui donnant une résonance contemporaine ; la conquête, les Indiens, les massacres, pour les écrivains dits « de l'Ouest » – tels Cormac McCarthy, Jim Harrison, Louise Erdrich. Mais ce sont surtout sa jeunesse et son dynamisme qui caractérisent cette littérature. A la fiction « américaine-caine-caine », riche en clichés et largement dominée par les Anglo-Saxons protestants, ont succédé, dans la foulée des attentats du 11 septembre 2001, qui ont stoppé l'éternelle tentation du repli, des livres de jeunes auteurs se déroulant en Afrique, en Europe, en Orient. En outre, cette littérature, qui sait si bien allier ses fondamentaux – les frontières, la réinvention de soi, l'espace – et l'ailleurs, est la seule au monde qui soit universaliste. N'importe qui peut devenir un écrivain américain. Vous avez aujourd'hui des auteurs d'origine libanaise (Rawi Hage), péruvienne (Daniel Alarcon), thaïlandaise (Rattawut Lapcharoensap), éthiopienne (Dinaw Mengestu)...

Y a-t-il une littérature politique ?

↳ Il y a une conscience de gauche, je pense à Russell Banks, à T. C. Boyle, mais il y a aussi et surtout l'Amérique qui se réclame d'une certaine morale.

LES TONTONS FLAMBEURS

Chez les boursicoteurs, il est un dicton qui invite à la prudence : « Les arbres ne montent jamais jusqu'au ciel » – autrement dit, les cours n'augmentent pas indéfiniment. Mais, en cette fin de *xx^e* siècle scintillante, peu importe aux jeunes loups de Wall Street pour qui les primes atteignent des cimes inespérées. C'est l'époque de la « flambe », d'une « frénésie de la course », du « semper paratus » (toujours prêt) cher au tennisman Vitas Gerulaitis : on ne jure que par le sur-mesure italien et les paires de John Lobb expédiées de Londres ; on s'abreuve de bordeaux à 400 dollars la bouteille et de bloody mary « tellement alcoolisés qu'ils en étaient transparents » ; on se fait « des lignes et des lignes de cocaïne immaculée » ; on pratique un « sexe débridé » avec « des filles et des gars portoricains » ; on s'offre une Ferrari sur un coup de tête. Voilà ce qu'a vécu le narrateur, alors trentenaire, avec ses camarades de la Firme, en ces temps « où la mauvaise conduite n'était pas seulement autorisée, mais encouragée et récompensée ». Elle sera punie par les overdoses, le sida, l'échec. « Le virus mortel était si profondément ancré dans l'ADN de cette décennie qu'elle amorçait déjà sa chute à son apogée », résume celui qui a tout perdu, tout laissé à sa femme, celle-ci exigeant le divorce le jour même où il est licencié. Dire que sa convalescence se fera en lisant Proust... Cette décennie aussi décadente qu'incandescente, l'auteur de *Féroces* l'exhume sans fard et la dissèque sans pitié, dans un style au scalpel. C'est fou, c'est fort. Un grand roman. **Delphine Peras**



Robert Goolrick.

La Chute des princes, par Robert Goolrick, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Marie de Prémonville. Anne Carrière, 230 p., 21,50 €.

La littérature américaine est une galaxie foisonnante, mais elle reste profondément marquée par la Bible. La culpabilité, le pardon, le péché, la relation père-fils, la famille, l'amour du prochain, la rédemption... toutes ces questions judéo-chrétiennes imprègnent la culture américaine. Même un auteur comme Philip Roth puise dans le Livre.

Les éditeurs d'outre-Atlantique prennent-ils encore des risques ?

↳ Moins qu'avant. Les grands groupes de médias, propriétaires de la plupart des maisons d'édition, ont été frappés par la crise financière de 2008. Cela s'est traduit à New York par le licenciement expéditif de nombreux éditeurs. Du coup, la chasse aux auteurs s'est raréfiée. Jadis, je rentrais des foires du livre de Francfort ou de Londres avec 20 à 30 titres intéressants, aujourd'hui, j'arrive péniblement à 10. Les nouvelles et la fiction très littéraire ne trouvent plus preneurs. Tous les

grands éditeurs généralistes cherchent, au gré des modes – les vampires, les romans érotiques, les *feel good books* –, les livres qui font tourner les maisons. Ou alors, phénomène curieux, ils se ruent sur certains premiers romans qui bénéficient d'un buzz énorme, comme *City on Fire*, de Garth Risk Hallberg, acquis par Plon pendant l'automne 2013 pour plus de 150 000 euros. Cela dit, il semblerait que l'activité reparte. D'aucuns disent même que des agents ont gardé des manuscrits sous le coude en attendant des temps plus favorables.

Justement, l'omniprésence des agents dans le système éditorial ne participe-t-elle pas à cette frilosité en aggravant les coûts ?

↳ Paradoxalement, non. Durant l'âge d'or – les années 1970-1980 –, les agents se servaient bien. Aujourd'hui, de nombreuses petites agences indépendantes mènent un travail de fond, parient sur la qualité, accompagnent les

auteurs, essaient de leur trouver le bon éditeur. La nature ayant horreur du vide, ils ont investi le terrain délaissé par les acteurs majeurs du marché. L'agent en est venu à jouer l'éditeur. La littérature demande du temps, de l'énergie, de la patience. Le monde actuel ne s'y prête pas et Internet est venu compliquer la donne, pour le meilleur et pour le pire. A l'évidence, le commerce en ligne fragilise le secteur.

En accélérant la fermeture des librairies ?

→ Oui, mais bizarrement les grandes chaînes, Borders, Barnes & Noble, ont plus souffert que la librairie indépendante. Le mouvement anti-Amazon, qui a connu dernièrement un regain avec la double page du *New York Times* financée par 900 auteurs, y est pour quelque chose... Reste que la tentation hégémonique d'Amazon se profile. L'entreprise rêverait d'être l'agent et l'éditeur des auteurs, le vendeur de tous leurs livres. La toute-puissance

d'un acheteur unique est éminemment dangereuse.

Autre spécificité, l'importance des universités dans la vie littéraire...

→ C'est assez fascinant. Chaque université, quelle que soit la taille de l'Etat, accueille des écrivains enseignants, des résidents, des prix, des concours, des revues. Tout cela dessine à l'échelle du continent une espèce de toile permettant de repérer les bons très tôt.

Et s'il fallait choisir cinq romans de ces dix dernières années qui soient emblématiques de l'expérience américaine dans sa diversité et son espace ?

→ En écartant les écrivains établis, je citerais *La Physique des catastrophes*, de Marisha Pessl, *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*, de Colum McCann, *Les Revenants*, de Laura Kasischke, *Les belles choses que porte le ciel*, de Dinaw Mengestu, et *Le Fils*, de Philipp Meyer. ●

PRISON FERME



G. NORMAN/SDP

Rene Denfeld.

Quelle claque. Quel livre à la fois sordide et lumineux, tragique et magnifique. La prison comme « un lieu enchanté » ? Diantre. C'est pourtant ainsi que le narrateur, Arden, condamné à mort, qualifie cet établissement pénitentiaire situé on ne sait où (quelque part dans le nord des Etats-Unis ?), qui compte 3 000 détenus, dont une bonne douzaine promis chaque année à la peine capitale. Un lieu dont ce jeune homme, bousillé dès l'enfance, évoque « l'atmosphère de mort banalisée », décrit le moindre recoin - « le donjon », « la cabane des violeurs », « le quartier des perpètes », etc. -, présente les acteurs principaux : le directeur, bienveillant, les gardiens dévoyés, « les porteurs » chargés des macchabées, les codétenus monstrueux ; mais, surtout, « le prêtre déchu » et « la dame », jamais autrement nommés. Un rayon de soleil, cette enquêtrice qui cherche inlassablement la faille dans le passé d'un autre condamné, York, pour lui sauver la vie alors qu'il veut mourir. Qui dit prison dit perte, perdition, punition. Mais c'est aussi « un endroit où l'imagination est reine » et la poésie encore décelable entre les parpaings. Journaliste à Portland (Oregon), spécialisée dans la peine de mort, l'Américaine Rene Denfeld, 35 ans, signe là un premier roman totalement inclassable, qui prend aux tripes et remue le cœur. **D. P.**

En ce lieu enchanté, par Rene Denfeld, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Frédérique Daber et Gabrielle Merchez. Fleuve éditions, 208 p., 18,90 €.

LE LOUP DE BROOKLYN

Propulsé au firmament en quelques mois, le destin de *La Vie amoureuse* de Nathaniel P. a de quoi faire rêver la planète littéraire. Après cinq ans d'écriture, il a - presque - suffi d'un tweet laudateur de Jay McInerney et d'une habile campagne de promotion de son éditeur pour qu'Adelle Waldman, une inconnue de 37 ans originaire de Baltimore, voie son premier roman devenir une référence culturelle et son antihéros, Nathaniel, un archétype.

Nathaniel ? Un trentenaire de Brooklyn, issu d'une famille d'immigrés roumains très classe moyenne, dorénavant en vogue dans le petit monde intellectuel new-yorkais. Alors qu'il vient de signer un contrat juteux mettant fin à des années de bohème financière, le jeune écrivain n'en a pas fini, loin de là, avec ses vagabondages amoureux. Juliet, Kristen, Elisa, Hannah, Greer... elles défilent dans sa vie, toutes aussi jolies, séduisantes qu'intelligentes et cultivées. Mais, voilà : narcissique en diable

et un rien licencieux, Nathaniel, appelé ici « Nate », se lasse très vite de ces femmes, finalement imparfaites. Et en devient cruel et lâche (se comportant aux antipodes de ses belles idées humanistes), tandis que ses proies, poussées à bout, perdent de leur superbe. En plongeant dans la psyché d'un homme d'aujourd'hui, sans prise à partie, mais avec toute l'ironie et la finesse nécessaires, Adelle Waldman retranscrit fort justement les mœurs de la jeune élite littéraire de Brooklyn. Pas si éloignée que cela des trentenaires hype du monde entier. **M. P.**

La Vie amoureuse de Nathaniel P., par Adelle Waldman, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Rabinovitch. Christian Bourgois éditeur, 336 p., 19 €.



Adelle Waldman.

L. ROUSSE/SDP